

Traian SANDU

AURÉLIEN SAUVAGEOT À LA DÉCOUVERTE DE LA HONGRIE DES ANNÉES 1923-1933

Aurélien Sauvageot est, dans ses Souvenirs de ma vie hongroise publiés en 1988, un témoin bien informé de l'organisation sociale et des événements politiques de l'entre-deux-guerres hongrois, car il est en contact avec certains centres de pouvoir et de l'intelligentsia, et qu'il est doté d'une formation intellectuelle et d'une curiosité d'esprit qui le lui permettent ; toutefois, sa vision reste celle d'un homme de la gauche éclairée, avec des nuances — ainsi qu'en témoigne son traitement bien elliptique de la diplomatie d'Aristide Briand — et des réticences — voir son ignorance, réelle ou inconsciemment volontaire, de l'impact auprès de la population du mouvement fasciste de Ferenc Szálasi.

Je me livrerai pour commencer à quelques petites notations méta-textuelles. D'abord, pour justifier mon choix de ne pas avoir utilisé le livre de Sauvageot de 1937, *La découverte de la Hongrie*, et de m'appuyer exclusivement sur les *Souvenirs de ma vie hongroise* (Sauvageot 1988) : à ce titre, je me couvrirai grâce au compte-rendu que fit János Szávai des *Souvenirs* à leur parution en 1988 :

« On sait que Sauvageot a déjà écrit une *Découverte de la Hongrie*, parue à Paris, chez Félix Alcan, en 1937. Cette *Découverte* est une description minutieuse et plutôt impersonnelle de la réalité hongroise : de la géographie, de l'histoire, de la race, de la langue, des coutumes etc. Mais ce travail d'entomologiste nous paraît aujourd'hui bien dépassé, il n'est révélateur ni de la Hongrie, ni du personnage de l'écrivain. Le point de vue choisi dans les *Souvenirs* est, par contre, autrement fructueux. » (Szávai 1990)

En effet, la simple lecture de la présentation de l'édition et de l'appareil critique, en fait des notes de fin de volume, sont révélatrices des conditions particulières de publication de ce texte et des rapports complexes qu'Aurélien Sauvageot, homme de gauche attaché à la liberté de pensée, entretenait avec un régime socialiste. Le manuscrit a été livré par l'auteur en 1987 et le volume est paru l'année suivante en Hongrie aux éditions Corvina avec, précise la page technique, des notes de László Sziklay. Et effectivement, la lecture de la première note est édifiante à ce propos : « Le livre ne présente pas de manière tout à fait objective la vie hongroise de l'époque, tel n'est pas son but » (*id.*, p. 265). Je ne sais pas si Sauvageot a eu le temps de lire ces notes et s'il en approuvait le contenu, puisque le livre est paru l'année de sa mort, mais elles sont rédigées dans les limites idéologiques que le régime kadarien, même finissant, pouvait accepter de la part d'un auteur occidental, même de sensibilité de gauche comme l'était Sauvageot, ainsi que nous pourrions le constater dans les pages qui suivent. Sans entrer dans le détail des 231 notes, disons qu'elles illustrent le *policy mix* du régime kadarien fait de dogme marxiste, de nationalisme modéré et d'une certaine ouverture à l'Occident. Signalons tout de même que Sauvageot n'hésite pas à évoquer sa rencontre avec des militants socio-démocrates hongrois avant son départ de Hongrie en 1933, parmi lesquels Anna Kéthly (*id.*, p. 261), ce qui lui attire cette ultime note : « Anna Kéthly (1889-1976), politicienne sociale-démocrate de droite. En 1956, elle se trouva dans le camp opposé à la démocratie populaire et quitta le pays » (*id.*, p. 300).

**I. LE CONTACT AVEC LA SOCIÉTÉ HONGROISE :
DE LA CIRCONSPÉCTION IDÉOLOGIQUE
À L'ADHÉSION SENTIMENTALE**

Les premiers contacts avec la société réactionnaire « néo-baroque » sont rêches. Il l'avoue dès les premières pages : « Il me fallait à tout prix surmonter le malaise que j'éprouvais dans ce nouveau milieu qui ne me plaisait pas » (*id.*, p. 16). Ce malaise ressort de sa double situa-

tion, de Français et d'homme de gauche¹. D'une part, il ne cache pas son hostilité idéologique profonde au régime Horthy, même si à partir de 1921 Istvan Bethlen avait mis un terme aux excès issus de la terreur blanche consécutive au bref régime bolchevik de Béla Kun. Ainsi, la rencontre avec un baron hongrois dans les salons de la légation de France tourne au vinaigre lorsque ce dernier lui demande ses titres — sous-entendu, de noblesse — et qu'il s'attire la réplique : « Non monsieur, je suis un citoyen libre d'un pays libre, et cela me suffit » (*id.*, p. 20). Mais en même temps, l'intelligentsia hongroise lui avait fait un accueil amical mais viril, en rappelant le rôle de cette France dont Sauvageot était si fier dans le démantèlement de la Hongrie historique (*id.*, p. 19). Il surmonta cette contradiction de façon dialectique en rappelant que le patriotisme français d'avant 1914 se nourrissait aussi du souvenir de l'Alsace-Lorraine (*id.*, pp. 25-26), donc qu'il lui fallait subir l'ombre portée de Trianon dans la perspective des deux traités de Versailles. La conclusion de ce premier contact fut celle d'« un mariage de raison », puisque le hongrois seul pouvait lui ouvrir les portes de l'Université dans le contexte des Langues O' de l'époque (*id.*, p. 26).

Malgré ce recul critique, que Sauvageot applique aussi à la littérature, il éprouve assez tôt un syndrome commun aux diplomates et aux attachés de toute sorte : l'identification avec les intérêts du pays d'accueil. En fait, cette attitude fut confortée par l'hostilité relative du Quai d'Orsay à l'égard de la Hongrie, considérée comme un ennemi potentiel en tant qu'ancien vaincu. Par réaction envers un personnel des Affaires étrangères encore très traditionaliste et, il faut bien le dire, aussi truffé de personnages à particule nobiliaire que les élites hongroises, Sauvageot se prit de sympathie pour le sort de la nation hongroise. Il avait aussi été menacé de rappel à la suite d'une intervention effectuée en allemand, la langue de l'ennemi, devant un public hongrois ne maîtrisant pas assez le français :

« Ne pas fraterniser avec les Hongrois ! Telle serait la consigne. J'écrivis tout-de-suite à mon maître Antoine Meillet qui me répondit par

¹ « J'appartenais à la SFIO, et donc au groupe socialiste de l'École » (*ibid.*, p. 17).

retour de courrier : “Poursuivez votre travail et tenez-moi au courant. Je réagirai s’il le faut.” Bien plus tard j’ai su qu’il avait immédiatement alerté le Président de la Commission des Affaires étrangères de la Chambre des Députés, qui était un de ses amis, pour le cas où une sanction me serait infligée. »

« Fort de cet appui, je continuai à “fraterniser”. Je le fis avec d’autant plus de conviction que je venais de découvrir ce grand poète qu’était Endre Ady et que par lui m’était apparue la vérité sur le drame des Hongrois, sur cette malédiction, comme il l’avait écrit, qui poursuivait ce peuple depuis des siècles. » (*id.*, p. 36)

Nous nous trouvons ici en plein processus de phagocytage sentimental d’un agent étranger par le milieu d’adoption, phénomène traditionnel pour le personnel en mission à l’étranger et que son disciple Jean Perrot étaye également d’une analyse sur le caractère marqué et les sympathies, comme les antipathies, puissantes et durables qu’Aurélien Sauvageot pouvait susciter, mais aussi cultiver².

Quant à l’argument de la sympathie envers une nation exposée à tous les mauvais vents de l’histoire venant du grand est, c’est un classique des constructions idéologiques des identités centre-européennes : nous trouvons exactement le même discours chez les Polonais à l’égard de la menace russe, et même chez des peuples plus exposés encore et plus modestes dans leur résistance, comme les Roumains, exagérément fiers des exploits de Vlad l’Empaleur ou d’Étienne le Grand face aux Ottomans³. Habituellement, ce discours se double, à l’égard d’un interlocuteur occidental, du complexe complémentaire d’infériorité en matière de développement et de

² Perrot 2007 – voir notamment p. 298 : « C’était un homme d’une grande sensibilité, qui le portait aussi bien à manifester avec enthousiasme sa sympathie ou son admiration qu’à vilipender sans ménagements ce ou ceux qu’il rejetait. Il en résultait des rapports d’amitié ou d’inimitié aussi solides et durables dans un cas que dans l’autre. Il exprimait avec force, éventuellement de façon théâtrale, son admiration ou sa sympathie, comme quand il exaltait le tragique et valeureux passé de la Hongrie ... ou de la Finlande dans son combat pour la défense de la langue nationale ».

³ Pour une critique de ce syndrome chez les Roumains, voir Sandu 2008, notamment l’introduction générale.

l'argument imparable suivant : si vous avez pu vous enrichir et évoluer plus que nous, c'est parce que nous subissions le choc et vous protégions. Argument fallacieux en bonne partie, mais que Sauvageot reprend fort logiquement : « La résistance hongroise avait sauvé la chrétienté » (*id.*, p. 43). Ce qui l'a choqué, à l'inverse, c'était l'effort passablement anhistorique du nationalisme hongrois de faire remonter ses origines aux Huns d'Attila (*id.*, p. 42), avec une sorte d'esprit de revanche sur cet Occident (d'où le nom de la revue « occidentaliste » au sens russe du terme, *Nyugat*) à la fois désiré, envié et rejeté. Sauvageot saisit fort bien cette contradiction (*id.*, pp. 42-43), qui recouvrait en fait l'aspiration frustrée à un improbable rattrapage global de l'Europe centrale à l'égard de l'Occident.

II. LORSQUE L'UNIVERSITAIRE REPREND LE DESSUS : UN TABLEAU NUANCÉ DANS SES ANALYSES

Il y a au moins deux registres dans le récit de ses souvenirs : si les réactions épidermiques sont empreintes de la sensibilité idéologique de l'auteur, ses chapitres généraux comme « Du côté des officiels » (*id.*, pp. 48-55), ou encore ses larges panoramas du paysage littéraire et universitaire budapestois, témoignent de sa compréhension de la société et de la culture hongroises. Ces pages perdent néanmoins en saveur et en spontanéité anecdotiques ce qu'elles gagnent en profondeur et en distance interprétatives, même si l'on perçoit encore très clairement l'ironie du démocrate avancé à l'égard de la pratique de la régence constitutionnelle qu'était le régime Horthy. Je relève donc deux points pénétrants dans le chapitre « Du côté des officiels ».

A. Sauvageot et la diplomatie française en Europe centrale

Le premier m'intéresse tout particulièrement, puisqu'il porte sur les relations internationales. Lorsqu'il aborde les responsabilités françaises dans les événements des années 1918-1919 en Hongrie, Sauvageot relève à juste titre l'absence de responsabilité de Clemenceau dans le démantèlement de la Hongrie, puisque le principal traité qui la concernait avait été signé par Aristide Briand avec la Roumanie en 1916 et que les décisions des Commissions territoriales réunies lors de la Conférence de la Paix pour faire des propositions sur les nouvelles

frontières étaient certes, en partie, sous influence des militaires français et de certains clémencistes comme André Tardieu, mais les dynamiques nationales lui échappaient au bénéfice des acteurs locaux, les petits pays copartageants⁴. À l'inverse, son analyse de la situation au milieu des années vingt manque en partie de clairvoyance. Influencé par les douleurs nationales hongroises, il honnit à juste titre le Secrétaire général du Quai d'Orsay, Philippe Berthelot, comme principal responsable de la confiance accordée aux pays de la Petite Entente. Mais plongé dans le milieu hongrois, donc centre-européen, Sauvageot ne prend pas la mesure de la mutation d'ensemble de la diplomatie française dès la fin de la période Poincaré et surtout sous Aristide Briand (Bariety 2007), dont le rapprochement avec l'Allemagne sous égide anglo-américaine modifie totalement la donne européenne : les alliances centre-européennes perdent radicalement de leur importance après les accords de Locarno. Sauvageot ne fait qu'une allusion brève et indirecte à tout ceci, en rapportant les propos hostiles d'un membre de la *dszsentri* réactionnaire, dont l'espoir réside dans la poursuite du ressentiment franco-allemand afin que la Hongrie puisse jouer l'Allemagne contre la France et puisse refaire son unité perdue lors du conflit d'ensemble suivant. Si la suite des événements devait apporter une confirmation éphémère à ces espoirs, la situation au milieu des années vingt était toute autre. Comment interpréter ce manque de clairvoyance d'un esprit aussi aiguisé et au courant des évolutions diplomatiques françaises et des affaires allemandes que celui de Sauvageot ? Outre la thèse de la plongée dans les affaires, les affres, hongroises et centre-européennes, qui obscurcissent éventuellement sa prise de conscience de l'évolution européenne d'ensemble, il y a une deuxième possibilité qui expliquerait sa discrétion à l'égard de l'homme de gauche qu'est Aristide Briand et du Cartel des Gauches de 1924-1926, dont l'expérience n'est pas non plus évoquée. J'y vois éventuellement la réticence de Sauvageot et de nombreux hommes de gauche, d'abord à se dégager du nationalisme d'avant-1914, puis de le faire, rétrospectivement après 1945, en compagnie d'un homme politique comme

⁴ Grandhomme 1999, commodément résumé dans Grandhomme *et al.* 2000. À partir de l'année 1918, voir aussi le condensé de notre thèse, Sandu 1999.

Briand que la droite a accusé injustement d'avoir amorcé un rapprochement coupable avec l'Allemagne. Or Briand, mort en 1932, a effectué ce rapprochement sur des bases de supériorité française sur l'Allemagne dans les années vingt, et on ne peut certainement pas lui imputer le pacifisme outrancier d'une certaine gauche des années trente dont il se méfiait et encore moins la carrière dans la collaboration sous l'Occupation de certaines personnalités qui se réclament du briandisme, à commencer par Laval. Le fait est qu'une certaine historiographie de droite lui a reproché l'enveloppe pacifiste dont il entourait son action diplomatique réaliste et que cela se ressent clairement, même si cela est peut-être inconscient, dans le texte de Sauvageot, où l'absence de Briand, ministre des Affaires étrangères presque sans discontinuité entre 1925 et 1932, donc supérieur de Sauvageot en tant que dépendant du Quai d'Orsay pour sa mission en Hongrie de 1923 à 1933, ne peut être attribuée qu'au dénigrement dont l'œuvre de celui-ci a fait l'objet après 1945.

Ceci dit, Sauvageot n'escamote pas son passé pacifiste et ses relations anciennes avec Laval, qu'il évoque sans hésiter, mais pour la période de gauche de Laval :

« Naguère encore, à Stockholm, j'avais passé pour un "bolchevik" et il était vrai que j'avais aidé Pierre Laval quand il avait cherché des contacts nordiques pour la préparation de la conférence qui devait réunir les socialistes partisans d'une négociation de paix, en Suisse d'abord [à Zimmerwald], en Suède ensuite. » (Sauvageot, *op. cit.*, p. 112)

B. La société hongroise selon Sauvageot

Là encore, Sauvageot part d'une analyse très juste de la société hongroise, même s'il n'en tire pas toutes les conséquences qui s'imposent, non par manque de clairvoyance, mais également, je le pense, par une distorsion idéologique. En effet, son diagnostic des carences et des maladies de la société hongroise « néo-baroque » de l'entre-deux-guerres est pénétrant :

« À vrai dire, comme j'ai pu m'en convaincre plus tard, ce n'était pas un retour au *statu quo* d'avant 1914 qui s'était introduit, c'était quelque chose de plus grave : un nouvel état de choses comportant le rétablissement d'anciennes contraintes auxquelles en étaient ajoutées de nouvelles.

[...] Une classe moyenne comparable à celle qui faisait la force de la République Française n'existait pas. [...] La société hongroise était donc mal bâtie. Une classe d'oligarques régnait sur l'ensemble de la nation. » (*id.*, p. 52)

Sauvageot aperçoit bien les risques d'explosion sociale dus aux inégalités et aux frustrations accumulées, mais aussi aux exigences consécutives au bouleversement de la Première Guerre mondiale ; elle a révélé aux catégories défavorisées, paysans et ouvriers, l'ampleur des sacrifices que leur demandait l'État moderne, donc la dette qu'il avait contractée auprès de sa population. De cette tension dont tous étaient conscients, Sauvageot, comme des personnages de la haute aristocratie ou de la *dzsenti* qu'il rencontre, ne voient la solution que dans le communisme, tant les élites traditionnelles et nouvelles semblent s'accrocher à leurs privilèges. Voici les réflexions sociologiques que lui inspire la fréquentation d'Illyés, ainsi que son *Elégie* :

« ce serait le communisme. Aucun autre mouvement ne pourrait les satisfaire parce que les politiciens des autres partis n'auraient jamais le courage, voire l'audace, d'envisager un remodelage de fond en comble de cette société devenue invivable » (*id.*, p. 138).

Et, plus loin, il précise :

« ... ces manants ne formaient plus un troupeau qu'il suffirait de pousser devant soi, à coups de matraque, en leur lançant aux trousses la maréchaussée. Bien des hommes que j'avais rencontrés avaient fait la guerre. Ils avaient été arrachés à leurs foyers et on leur avait fait voir du monde, un monde dangereux, qui leur avait offert un spectacle qu'ils ne pouvaient oublier. Il en était parmi eux qui avait connu la captivité en Russie et avaient fraternisé avec les moujiks en révolte. ... Ils aspiraient au changement » (*id.*, pp. 146-147)⁵.

Mais Sauvageot comprend en même temps que les catégories ouvrières hongroises ne sont pas prêtes pour la révolution socialiste, car pas assez évoluées pour cela, tout comme, d'ailleurs, les ouvriers de Russie, puisque les Bolcheviks s'y étaient imposés par un coup d'État davantage que par une révolution populaire. En Hongrie, d'une part la révolution bolchevique de Bela Kun avait eu lieu dans le

⁵ Voir, par exemple, Pavlovic et Sandu 2005.

contexte très particulier de la défaite et, ainsi que Sauvageot le rappelle, cet « immense espoir [fut] vite et brutalement déçu » (*id.*, p. 147) et la « classe ouvrière [était] très peu cohérente car elle contenait trop de ruraux qui n'étaient pas encore adaptés à leur nouvelle condition » (*id.*, p. 53). Bref, pour parler en termes marxistes, les ouvriers hongrois n'avaient pas de conscience de classe...

Alors comment résoudre cette contradiction entre une aspiration révolutionnaire et l'impossibilité politique et sociologique de l'effectuer ? Pourtant, les événements politiques, mais aussi la structure sociale, de la Hongrie des années trente, suggèrent une solution, mais que Sauvageot, en homme de gauche élitiste et éclairé⁶, ne peut et ne veut envisager : c'est le fascisme. Ce sont les Croix fléchées de Ferenc Szálasi⁷, qui correspondent bien à la définition d'un mouvement de masse populaire, interclasse — donc évitant la guerre civile sociale — mais capable d'assurer la promotion des catégories défavorisées si elles acceptent, non de se révolter contre l'expérience de l'embrigadement de la guerre au nom de la nation, mais au contraire, d'ériger

⁶ Perrot 2007, à propos de la tendance de Sauvageot à envisager, de façon très moderne, la construction de la nation comme le résultat du travail des élites : il évoque les « deux volumes consacrés à l'histoire des deux principales langues finno-ougriennes d'Europe, hongrois et finnois, et dont les titres révélaient l'orientation : *L'édification de la langue hongroise* (1971) et *L'élaboration de la langue finnoise* (1973), ces histoires étant conçues de façon à mettre en évidence l'action exercée par les élites de Hongrie et de Finlande dans le développement des langues de ces pays, action à laquelle Sauvageot a consacré un article en collaboration avec Antoine Meillet : "Le bilinguisme des hommes cultivés", *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, II (1936), pp. 5-14. » (p. 301). Plus loin, Jean Perrot renchérit : « l'idée qui domine sa vision de ces deux histoires et qui l'a amené à les présenter comme une "édification" ou comme une "élaboration" assumée par les élites des deux nations, c'est-à-dire comme une évolution contrôlée et dans une large mesure organisée par ces élites, grâce auxquelles ces langues ont brillamment triomphé des menaces d'élimination qui pesaient sur leur destinée dans leur environnement européen. » (p. 305)

⁷ Árkossy 1938, Török 1941, Karsai 1978, Rozsnyói 1994, Karsai et Karsai 1998.

cette expérience en mode de vie imposé à l'ensemble de la société civile enrôlée dans un mouvement, puis dans un régime totalitaires. Malheureusement, cette analyse est hors de portée pour Sauvageot, d'abord pour des raisons idéologiques — il persiste à n'envisager que le communisme comme solution aux tensions sociopolitiques de l'entre-deux-guerres —, et ensuite parce qu'il épuise le vocable « fasciste » pour un phénomène qui est un fascisme en trompe-l'œil, le régime de Gömbös (Vonyó 2006). Or, Gömbös, dont Sauvageot décrit avec effarement l'arrivée au pouvoir en 1932, n'a pas véritablement développé un mouvement fasciste pour imposer ensuite le modèle du Parti-État. Il a tenté une expérience bâtarde de « fascisme d'État » sans élan, sorte d'enrôlement administratif de la population dans des structures sans dynamique populiste *bottom up*, imposées *top down* par une élite déconnectée des masses. Il semble que le nom de Szálasi n'est même pas cité dans les *Souvenirs* ; il est vrai que ses succès électoraux datent surtout de la fin des années trente, notamment des élections de mai 1939, mais l'homme était actif depuis bien longtemps.

CONCLUSION

Sauvageot est, du moins dans ces *Souvenirs*, un témoin bien informé de la société et des événements politiques hongrois, car il est en contact avec certains centres de pouvoir et qu'il a une formation intellectuelle et une curiosité d'esprit qui le lui permettent ; toutefois, sa vision reste celle d'un homme de la gauche éclairée, avec des nuances — voir ainsi son traitement bien elliptique de Briand — et des réticences — voir son ignorance, réelle ou inconsciemment volontaire, de Szálasi.

BIBLIOGRAPHIE

- ÁRKOSSY Károly, 1938, *Miért lettem nemzetiszocialista ? [Pourquoi suis-je devenu national-socialiste?]*, Budapest.
- BARIETY Jacques, 2007, *Aristide Briand, la Société des Nations et l'Europe, 1919-1932*, Presses Universitaires de Strasbourg, 542 p.

- GRANDHOMME Jean-Noël, 1999, *Le Général Berthelot et l'action de la France en Roumanie et en Russie méridionale (1916-1918)*, Service historique de l'armée de terre de Vincennes.
- GRANDHOMME Jean-Noël, ROUCAUD Michel et SARMANT Thierry, 2000, *La Roumanie dans la Grande Guerre et l'effondrement de l'armée russe, Edition critique des rapports du général Berthelot, chef de la mission militaire française en Roumanie, 1916-1918*, Paris, L'Harmattan, collection « Aujourd'hui l'Europe », 461 pages.
- KARSAI Elek – KARSAI László, 1998, *A Szálasi per [Le procès de Szálasi]*, Reform, Budapest.
- KARSAI Elek (Ed.), 1978, « Szálasi naplója. » *A nyilasmozgalom a II. világháború idején [« Le Journal de Szálasi. » Le mouvement des Croix Fléchées pendant la II^e Guerre mondiale]*, Kossuth Könyvkiadó, Budapest.
- PAVLOVIC Vojislav et SANDU Traian, 2005, « Guerre et société en Hongrie, Yougoslavie et Roumanie, 1911-1946 », *Cahiers d'Histoire de Saint Cyr-Coëtquidan* n°2, Paris, L'Harmattan, mars 2005, pp. 49-74.
- PERROT Jean, 2007, « Aurélien Sauvageot, l'homme et l'œuvre », dans *Revue d'Études françaises*, n°12, pp. 295-307.
- ROZSNYÓI Ágnes, 1994, *A nyilaskeresztesek útja a Szálasi puccsig [Le Parcours des Croix Fléchées jusqu'au coup d'État de Szálasi]* ELTE BTK és a Magyar Történelmi Társulat, Budapest.
- SANDU Traian, 1999, *Le Système de sécurité français en Europe centre-orientale, l'exemple roumain, 1919-1933*, Paris, L'Harmattan, collection *Aujourd'hui l'Europe*, 495p.
- SANDU Traian, 2008, *Histoire de la Roumanie*, Paris, Perrin, 435p
- SAUVAGEOT Aurélien, 1988, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Corvina, 300 p et 25 p d'illustrations hors-texte.
- SZÁVAI János, 1990, *Hungarian Studies* 6, n°1, p110-112, accessible sur : <http://epa.oszk.hu/01400/01462/00010/pdf/110-112.pdf>
- TÖRÖK András, 1941, *Szálasi maszk nélkül. Öt év a Szálasi mozgalomban [Szálasi sans masque. Cinq ans dans le mouvement Szálasi]*, Budapest.
- VONYÓ József, « Tentative de l'organisation totale de la société hongroise sous le gouvernement de Gyula Gömbös », dans HOREL Catherine, SANDU Traian et TAUBERT Fritz, *La Périphérie du fascisme, spécification d'un modèle fasciste au sein de sociétés agraires ; le cas de l'Europe centrale entre les deux guerres*, L'Harmattan, coll. *Cahiers de la Nouvelle Europe*, 2006, pp. 57-67.

RÉSUMÉS**Aurélien Sauvageot discovering Hungary 1923-1933**

Aurélien Sauvageot is, in his “Souvenirs de ma vie hongroise” published in 1988, a well informed witness of the social life and political events of inter-war Hungary as he is in contact with certain centres of power and with the intelligentsia, and also has an intellectual curiosity and make up. Nevertheless, his vision remains that of a man of the French left wing, in spite of some nuances – for example his elliptical treatment of the diplomacy of Aristide Briand; and despite his reticence – for example his ignorance, voluntary or unconscious, of the impact among the population of the fascist movement of Szálasi Ferenz.

Sauvageot magyar évtizede (1923-1933)

Az 1988-ban megjelent “Magyarországi életutam” alapján Aurélien Sauvageot a két világháború közötti magyar társadalom és a honi politikai események jó ismerője, s ezt bizonyos politikai és értelmiségi körökkel való kapcsolatának köszönheti, illetve annak, hogy olyan értelmiségi háttérrel és szellemi érdeklődéssel rendelkezik, melyek ezt lehetővé teszik. Azonban látóköre egy baloldali felvilágosult értelmiségi látóköre, nüanszok - mint az Aristide Briand-féle diplomácia igencsak futólagos említése - és elhallgatások (Szálasi fasiszta mozgalmának a lakosság körében kiváltott hatásáról vagy valóban nem tud, vagy szándékosan mellőzi) jellemzik.